

La femme défendue

de Philippe Harel

C'EST en tentant de traduire le titre à un client anglais du sympathique petit pub irlandais

"Tir-na-nog" que je me suis retrouvée confrontée à son ambiguïté. Effectivement la traduction littérale (the forbidden woman) a quelque chose de moins équivoque, ce qui fait immédiatement rebondir la question du sens du mot "défendue".

Le réalisateur, fort sympathique au demeurant, explique qu'il a joué de cette amphibologie, la femme défendue pouvant aussi bien s'entendre comme le fruit défendu mais également dans le sens d'une place forte au centre de la stratégie amoureuse.

Car c'est ce dont il est question, l'histoire d'un couple qui se cherche, se forme et se détruit. Le parti-pris audacieux du réalisateur aura été d'utiliser tout au long du film une caméra subjective qui ne nous donne à voir que le pion féminin de cette stratégie. Le scénario se résume tout d'abord à des dialogues. Puis, elle et lui sont remplacés par elle et je.

Harel décide d'isoler la voix écrite à la première personne et nous offre de longs plans d'Isabelle Carré (qui n'a pas des yeux de merlan frit comme à bien voulu le dire "Le Monde"). Muriel entretient donc une relation amoureuse avec un homme dont on entend la voix mais que l'on ne verra à l'écran que le temps d'un plan où François (Philippe Harel lui-même) se scrute dans un miroir pour y contempler son expression angoissée. Dom-

mage, ce plan là rompt la convention de départ. On pourra ajouter que les plans de coupe désignant l'entourage des protagonistes sont une sorte de constat de l'impossibilité de mener à bien la mission dont s'était impartie le réalisateur.

Les Inrockuptibles sont un peu durs dans leur critique. Il n'y a pas ce parti-pris formel dans ce film et cette rencontre n'est pas un cliché vaudevillesque petit-bourgeois même si effectivement François a une situation confortable et une épouse qu'il n'arrivera finalement pas à quitter car il ne faut pas voir ce film comme un exercice de style

mais bien comme une recherche et une proposition différente du traitement des relations amoureuses.

Pourquoi tant de réticences envers une diachronie pourtant légitime, d'autant plus qu'elle est plus facilement acceptée dans le domaine des autres arts ?

Après "Les randonneurs", comédie légère traitant également des rapports homme/femme au sein de leur modernité, Harel surprend avec un film plus profond mais où le sourire n'est pas absent. A voir au Métropole dès le 24 septembre

Catherine GHESELLE

